

CINEMA

Trois en un - watch and go!

Comment faire une mauvaise soupe avec de bons légumes? Avec "Il Caimano", Nanni Moretti rate un film qui avait tout pour réussir.

Comment lutter contre la "dictature" des films d'auteur, de gauche de surcroît, dans l'Italie des années 70? C'est simple: il suffisait de réaliser des films de série Z à la Ed Wood aux noms évocateurs de "Maciste contre Freud" ou "Mocassins assassins". Ou bien les aventures d'une certaine Aidra qui combat les maoïstes en les transperçant d'un pieux. C'est en tout cas le combat que menait le metteur en scène Bruno Bonomo (Silvio Orlando), désormais sur le déclin et désargenté. Même sa femme Paola (Margherita Buy), qui interpréta cette fâmeuse Aidra, ne veut plus rien savoir des escapades cinématographiques de son mari, qui ne désespère pas de la convaincre de s'associer à nouveau à lui. Rien à faire, elle préfère la musique classique et sa reconversion en cantatrice. D'ailleurs, il lui reste autant d'intérêt pour les navets de son mari que d'amour pour ce dernier; c'est-à-dire plus grand chose. Pour couronner le tout, ses deux jeunes fils qu'il aime profondément sont déjà légèrement névrosés.

Malgré tout, Bonomo tient bon et entend bien revenir de manière fracassante avec une

superproduction intitulée "Le retour de Christophe Colomb en Italie". Mais l'acharné semble bien être le seul à y croire car même son fidèle associé d'antan se lasse de ses extravagances. Pourtant, le salut frappe à la porte lorsqu'une jeune réalisatrice, Teresa (Jasmine Trinca), lui propose un scénario qui a déjà essuyé plusieurs refus. Bruno Bonomo le lit à peine, mais accepte de le produire, croyant tenir dans ses mains une sorte de thriller portant sur un homme d'affaires puissant et cor-

rompu. Il ne se doute pas encore que la jeune idéaliste a pondé un pamphlet politique contre le président du conseil, Silvio Berlusconi. Le choc de la révélation passé, Bonomo, électeur déclaré du "Caïman", se laisse néanmoins séduire par l'entrain de Teresa et va mettre toute son énergie à la réalisation de cette périlleuse entreprise.

Le berlusconisme aurait-il fatigué Nanni Moretti à ce point? C'est la première question que l'on se pose après avoir vu sa dernière oeuvre.

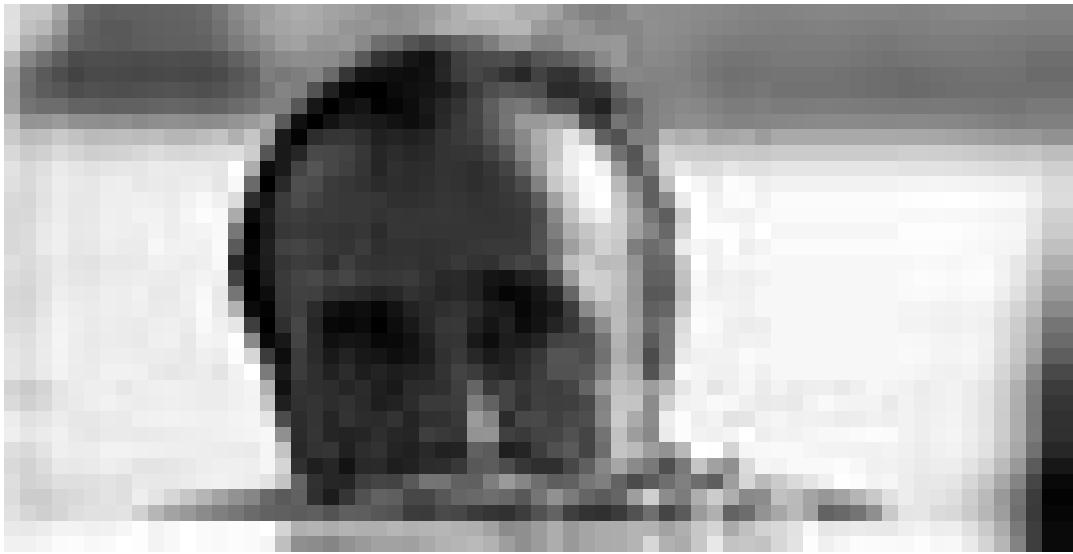
Pourtant, il tenait en main tous les ingrédients pour la réussir: des interprètes très convaincants, un contexte politique propice et un scénario triptyque intéressant: Bonomo qui tente en vain de resoudre son couple, les aléas de la réalisation d'un film et la critique politique. Même l'apparition de Moretti en personne campant Berlusconi (qui est en tout interprété par trois acteurs) est franchement impressionnante.

Mais c'est justement dans la juxtaposition des trois histoires que cela cloche. Moretti fait en effet passer ses personnages d'un récit à l'autre, brusquement, de sorte que le spectateur doit incessamment s'adapter à la nouvelle donne, tantôt dramatique, tantôt comique. Un peu com-

me si le réalisateur avait bâclé l'agencement des scènes lors du montage, donnant au tout le goût d'un cocktail improvisé - allez, ici un peu de politique, là un peu de tragi-comédie, et maintenant une petite séquence marrante. Clic-clac.

Non pas qu'il soit difficile de suivre les trois fils conducteurs de l'histoire. Ils se complètent logiquement dans l'illustration d'un homme qui lutte de manière attachante sur plusieurs fronts, décidé qu'il est à conserver coûte que coûte sa dignité - Silvio Orlando est d'ailleurs brillant dans son personnage à la fois ridicule et fier. Malheureusement, Moretti ne parvient pas vraiment à développer les trois trames et nous laisse constamment sur notre faim. On nous avait bien prévenu qu'il ne s'agissait pas d'un film strictement politique, descendant en flèche le Cavalieri à la manière d'un Michael Moore. C'eût d'ailleurs été trop facile et nous ne lui demandions pas de le faire. Mais quand même: Nanni Moretti - conscient de sa réputation d'homme de gauche - aurait alors pu éviter de baptiser ce film d'après le surnom de l'ancien chef du gouvernement italien. Car non content d'avoir raté ce qui aurait pu devenir un petit chef-d'oeuvre, on a tout simplement l'impression qu'il nous a trompé sur la marchandise.

David Wagner



Ni pour, ni contre, bien au contraire: cette fois le spectacle de Nanni Moretti est tombé dans l'eau.

TANGO

Nouvelle mouture

Crée vers la fin de l'avant-dernier siècle, le tango est une musique qui n'a cessé d'aller et de revenir tout à la l'image de ses figures de danse. Dernière ré-interprétation en date: le Gotan Project, où le tango s'unit à l'electro.

El tango... Trois syllabes pour évoquer, pêle-mêle, la lointaine et sulfureuse Buenos Aires. Ses immenses salles de bal, les parquets méticuleusement cirés, les grosses boules tournantes au plafond et ces myriades de couples, hors du temps, qui, postures raides et regards fixes, esthétisent en infinis pas-de-deux, la sensualité trouble d'une passion faussement retenue. Le tango ... Bien sûr, on connaît mais sans forcément savoir trop de choses à son sujet. Pour preuve, cette question, toujours ouverte, entre musicologues et historiens, quant à ses origines européennes ou latino-américaines.

La thèse la plus généralement admise les feraient remonter à la fin du 19e siècle, et très exactement dans les lupanars du Rio de la Plata, où portègues interlopes et marins en goguette venaient s'encanailler au son typique de petits orchestres formés autour du trio violons, flûtes et guitares. La flûte disparaîtra toutefois définitivement pour céder la place à deux instruments venus d'Europe: l'accordéon en premier puis le bandonéon, introduit en Argentine, vers 1865, par un matelot allemand en escale. Cette introduction fut décisive au point que le ban-

donéon devint en peu de temps l'instrument identitaire du tango, qu'il débarrassa au passage "de son aspect badin et tapageur pour s'imposer en conteur officiel de la mélancolie et de l'amertume du petit peuple de Buenos Aires". Ajoutons enfin qu'en ces lieux et à cette époque, le tango se dansait exclusivement entre hommes, ce qui, pour certains, expliquerait en partie l'inspiration virile, voire musclée, de son écriture musicale et chorégraphique.

Centenaire, et même plus, le tango demeure aujourd'hui un phénomène artistique et culturel d'une incroyable vivacité. Ses millions d'adeptes de par le monde (chanteurs, danseurs, musiciens, cinéastes ...) sont là pour en attester, même s'il faut aussi reconnaître que les roucoulades de ses interprètes classiques (qui vont de - l'intouchable - Carlos Gardel au moins authentique et plus commercial Tino Rossi) lui valurent, après des décennies de domination sans partage sur les salles de danse et les bals populaires, d'être prestement évacués au rayon ringardises par d'incultes et iconoclastes générations rock'n'roll!

Mais le plus important reste que des créateurs d'except-

tion - parmi lesquels les bandonéonistes Cesar Stroschio, Gato Barbieri et bien sûr l'emblématique Astor Piazzolla - ont cessé d'en explorer les subtilités pour en faire une musique évolutive et ouverte à tous les apports, en particulier le jazz. Les héritiers de ces précurseurs sont nombreux, dont notamment, depuis les années 2000, le Gotan Project.

Le Gotan Project (Gotan signifie tango, en verlan) est une formation à effectif variable et noyau dur, composé de l'argentin Eduardo Makaroff, du suisse Christoph Müller et du français Philippe Cohen Solal. Tous trois sont multi-instrumentistes mais sur scène, comme en studio, ils s'adjoignent diverses et ta-

lentueuse collaborations, dont celle, permanente, de Cristina Villalonga, "la voix", envoûtante, du Gotan. Sur le plan artistique, ils définissent leur "projet" comme "l'aboutissement d'un souhait commun: tester une nouvelle expérience musicale en créant la rencontre entre tango, folklore argentin et musique électronique". C'est sobrement décrit, rigoureusement appliqué et au final, artistiquement très convaincant. Depuis la sortie, en 2001, de leur premier album "La revancha del tango", qui s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires jusqu'à la publication, le 11 avril dernier, de leur troisième opus intitulé "Lunático". Ils enchaînent concerts et tournées internationales, consolidant à chaque fois un succès qui les font, modestement, conclure à la création d'un nouveau courant musical!

"Le tango est une pensée triste qui se danse ..." écrivait magnifiquement le poète tanguero Enrique Santos Discepolo. La formule avait pu être vérifiée une première fois à l'Atelier, en décembre 2002. Gageons qu'elle pourra de nouveau l'être et sans grand risque d'être déçu, avec le retour du Gotan Project, ce samedi 10 juin à la Rockhal d'Esch-sur-Alzette.

Michel Depoulain



Aussi beau que la rencontre entre table de mixage et bandonéon puisse être: Le Gotan Project sait surprendre en harmonie. (Photos: Prisca Lobjoy)

Gotan Project, ce samedi 10.6 à la Rockhal www.rockhal.lu www.gotanproject.com